

CULTURE

Salariés et romanciers

Ciel, mon collègue est écrivain!

Comment est-on perçu par ses camarades et sa hiérarchie quand on publie un roman? Pas toujours simple...

Dans cet open space de la banlieue ouest de Paris, siège d'une chaîne de télé publique, certains salariés se demandent qui est Céline Curiol. On la dit austère, ou timide, ou mystérieuse. On sait qu'en plus d'être « chef d'édition » elle est écrivain, mais elle-même n'évoque que rarement cette seconde identité, qui flotte au-dessus d'elle dans les couloirs comme un grand fantôme solennel. En mai, elle a publié un livre que peu ont lu, mais dont beaucoup ont parlé. Il s'intitulait « Un quinze août à Paris » (Actes Sud). Il y a eu des articles dans la presse. Céline Curiol y raconte qu'en 2009 elle s'est jetée d'une voiture, aux prises avec une dépression violente qu'elle raconte dans ses moindres détails. « J'étais inquiète des jugements que le livre allait susciter dans un milieu comme l'entreprise, dit-elle. J'ai eu peur de montrer une faiblesse privée, qui n'a pas vocation à être connue ou discutée au travail. Je craignais que mes patrons se disent: ouh là, elle est compliquée, celle-là. » La dépression, cette terreur des managers, ce cancer qui s'attaque à la rationalité et à l'ambition - à tout ce qui fait un salarié méritant.

Quelques collègues lui ont dit furtivement qu'ils avaient aimé le livre. D'autres lui ont parlé de proches dépressifs et posé quelques questions sur la maladie. « Ce qui est plus difficile à mesurer, c'est le changement dans le regard de ceux qui ne m'ont rien dit. Mais ça, de toute façon, on ne sait jamais. Il y a une vraie stigmatisation de la dépression dans l'entreprise. C'est un signe de faiblesse. En même temps, la démarche du livre était d'assumer cette expérience. Pour aller au bout, il fallait que je m'expose. »

Dans la presse littéraire, on présente les littérateurs comme des êtres désincarnés, libres comme l'oiseau. On oublie de préciser que, l'économie du livre étant particulière, l'écrasante majorité des gens qu'on lit ne vivent pas de ce qu'ils écrivent. On mentionne peu ce que certains appellent leur « second métier », d'autres leur « métier alimentaire », d'autres leur « vrai métier ». Et on néglige de se demander si la redingote d'écrivain est facile à porter pendant les heures de bureau.

Comme beaucoup de ses confrères, Céline Curiol est obsédée par l'idée de « dégager du temps ». Elle travaille en indépendante, payée à la journée. Par deux fois, elle a refusé une promotion, assortie d'une titularisation en CDI, dans cette boîte où la signature d'un contrat solide

réclame une persévérance de marathonien. « On est dans une société où un CDI permet d'acheter un appartement, de prétendre à un certain confort. Donc oui, j'ai hésité. Mais je sentais une certaine méfiance. On me demandait si j'allais pouvoir m'investir complètement, si j'allais abandonner mon activité littéraire. L'entreprise, ça reste l'idée que vous appartenez à la structure. Moi, j'ai fait ce choix: mon ambition est dans l'écriture. Partager ça avec une seconde ambition professionnelle serait impossible: ça demande du temps, de l'espace mental. Des choses extrêmement précieuses. »

L'écrivain est un drôle de salarié. Il n'a pas les dents moins longues que ses collègues, mais les siennes rayent un autre parquet. Un jour de 2012, Leïla Slimani, journaliste à « Jeune Afrique », a annoncé à son chef qu'elle démissionnait. Dans les journaux, on comprend mieux cet appel de la forêt. A « Jeune Afrique », il y a le précédent Amin Maalouf, le rédacteur en chef qui disparaissait pour écrire. La jeune femme continue d'y travailler en freelance, mais son image d'ambitieuse en a pris un coup. « J'ai su que certaines riaient dans mon dos en disant: son mari gagne bien sa vie [il est banquier], cette histoire d'écriture, c'est une manière polie de dire qu'elle est entretenue. »

Elle vient de publier son premier roman, « Dans le jardin de l'ogre » (Gallimard), dont le succès fait la fertilité de « Jeune Afrique ». L'histoire d'Adèle, une journaliste paresseuse et nymphomane, qui « hait l'idée de devoir travailler », et prétexte de vagues rendez-vous professionnels pour aller se faire sauter par des quasi-inconnus. Le livre est ouvertement fictif, mais la narratrice ressemble tant à l'auteur que la confusion menace. « Je ne pensais pas que ça serait publié, affirme Leïla Slimani. Quand j'ai su que ça sortirait, j'ai commencé à me demander ce qu'ils allaient comprendre. Le plus compliqué, c'était de raconter des relations sexuelles à l'intérieur du journal. » Un collègue se souvient: « Ici, on a énormément parlé du livre. Avec beaucoup de blagues, tendres mais pas très fines, sur la vie cachée de Leïla. » Il parle à demi-mot, en hésitant beaucoup, du petit jeu de piste qui a occupé les gens: y a-t-il eu des couqueries occultes sur le lieu de travail? Sa rédactrice en chef explique que « les personnages sont mélangés avec beaucoup d'habileté, mais on retrouve quand même tel ou tel. Après, on sait aussi qu'elle joue avec ça. Ce qui nous a plus surpris, c'est la noirceur du livre. On ne la voyait pas capable d'exprimer un désespoir aussi vif ».

Les escapades d'Adèle sont-elles une métaphore de l'écriture, ce mauvais coup qu'on mijote en secret en

dehors des heures de service? L'écrivain n'est pas toujours un bon élément. Il n'est pas très corporate. Sa fidélité va à quelque chose qui dépasse la raison d'entreprise. Depuis bientôt quinze ans, Thierry Beinstingel ausculte le monde du travail dans des romans aussi délicats que dévastateurs. Dans le civil, il est conseiller en mobilité au service de ressources humaines chez Orange. Il est basé à Saint-Dizier, en Haute-Marne, en pleine diagonale du vide. Routier du management, il va de centre en centre, de bourg en bourg, rencontrer des salariés qui veulent changer de poste. En 2010, en pleine vague de suicides, il avait signé « Retour aux mots sauvages » [Fayard]. Le livre était consacré à ces téléopérateurs maussades, confrontés à des protocoles de travail déshumanisants, obligés de rabâcher des scripts préécrits à longueur de journée, jusqu'à ce que leurs nerfs lâchent.

CERTAINS PERDENT LEUR EMPLOI

« C'était une période très difficile, se souvient-il. J'ai beaucoup hésité à écrire sur le sujet. Ma position rendait la démarche délicate. Je risquais d'empiéter sur la communication du groupe. Mais je ne suis pas du genre à me taire. J'ai caché le nom «Orange» ou «France Télécom», et j'essayais de ne pas trop en parler dans les interviews. Les téléopérateurs ont aimé le livre et s'y sont reconnus, c'est l'essentiel pour moi. Dans la hiérarchie, ils étaient moins ravis. Ce qui m'a protégé, c'est que j'ai été sur la liste du Goncourt. Comme si ça donnait une légitimité au livre. » Beinstingel, prudent, s'est tout de même fendu dans « l'Humanité » d'un court article, crypté mais virulent, reprochant à Didier Lombard, alors PDG du groupe, son expression sur la « mode des suicides ». Une femme de la direction nord-est a été dépêchée depuis Lille. Dans un bureau impersonnel destiné aux réunions, elle ne lui a posé qu'une seule question: « Monsieur Beinstingel, partagez-vous les valeurs de l'entreprise? » Beinstingel a répondu oui, puis la femme est repartie à Lille.

Certains perdent leur emploi. Pas à cause d'un livre précis. Mais à cause de ce qui l'a suscité. Ou de ce qu'il produit. En 1999, l'Algérien Boualem Sansal est, dans son pays, numéro deux du ministère de l'Industrie quand il publie son « Serment des barbares » (Gallimard), roman fiévreux écrit pendant la guerre civile, charge contre le pouvoir montant des islamistes. Le succès lui vaut de devenir un porte-voix du camp démocrate. Quand les journalistes européens l'appellent, il a toujours un mot méchant pour Bouteflika. Dans un premier temps, rien ne se passe. Le ministre, islamiste, se penche à son oreille au cours d'une réunion: « On parle beaucoup d'un certain Sansal dans les journaux. C'est un parent à vous? » La sentence tombe quatre ans plus tard. En 2003, le « dir cab » du ministre l'appelle, et lui annonce à mots couverts qu'« un ordre est venu d'en haut »: on lui demande de

quitter immédiatement le ministère. « Je me suis retrouvé sans aucun statut, puisque l'ordre était oral: officiellement j'étais toujours directeur général de l'Industrie. Le plus délicieux, c'est que je risquais à tout moment la prison pour abandon de poste. »

UNE TENTATIVE D'EVASION

Delphine de Vigan a, quant à elle, quitté avec fracas son cabinet d'études quelques mois après avoir publié « les Heures souterraines » (Lattès), où elle dégoillait joyeusement sur le salariat. Elle refuse poliment de nous parler. Une de ses proches nous dit que « le confit, entre elle et son entreprise, était ouvert depuis longtemps déjà. Le livre était plus une manière de claquer la porte que la véritable cause de la rupture ». Patrons, méfiez-vous des écrivains: ce sont des salariés en fuite. Ils s'accommodent de cette malédiction biblique obligeant l'homme à travailler pour vivre, et de cette autre malédiction voulant que l'écriture ne soit pas un gagne-pain. Mais la littérature est bien une tentative d'évasion

Une chose frappe: beaucoup de romanciers disent qu'avoir un métier « protège de la folie et de la tentation de s'enfermer dans un monde qui n'existe pas » (Curiol). Mais, dès que le succès leur tombe dessus, ils jettent leur tablier. Et, paradoxe, presque à regret. Alexis Jenni, professeur dans un lycée lyonnais et prix Goncourt 2011 pour « l'Art français de la guerre » (Gallimard), a fini par se mettre en disponibilité. « Mes collègues ne savaient pas que j'écrivais, raconte-t-il. Quand le prix est tombé, ça a été une surprise pour tout le monde, d'autant que la presse s'est ruée sur le lycée. Le mélange NRF et Goncourt a été un peu écrasant à vivre. Il y a eu une petite mise à l'écart. Des allusions à mon succès dans les milieux mondains. On me supposait des revenus insensés. Une fois, c'est amusant. Après, on devient paranoïaque. Ce n'était pas méchant, mais c'était pesant. Comme si on m'avait acheté un nouveau costume, dans lequel je ne me sentais pas bien. Je regrettais l'anonymat, et la pratique secrète de l'écriture. » Les collègues qui écrivent et qui rêvent d'arrêter l'enseignement le regardent d'un sale oeil, lui prêtent « des appuis dans le milieu éditorial ». « Le fantasme de la fuite est présent chez beaucoup de profs, qui aimeraient faire autre chose. J'étais celui qui y était parvenu. » Et puis, il y a eu la question des absences. « J'ai beaucoup circulé pendant l'année du Goncourt. Je faisais la promo dans les trous de mon emploi du temps. J'ai pris seulement une journée pour recevoir le prix, et une demi-journée pour déjeuner à l'Elysée. Mais j'avais la réputation d'être toujours ailleurs. Chaque fois qu'on me voyait, on me disait: "Tiens, un revenant!" » L'écrivain est un fantôme. Les fantômes sont mal vus sur le lieu de travail.

CAVIGLIOLI DAVID